reste une source et l'auteur souligne avec force qu'on ne peut la relativiser, l'étudier dans son seul contexte : elle est capable, comme toute histoire, d'apporter des informations justiciables du critère de vérité.

Il faut classer à part le septième exposé, qui présente un très grand intérêt. Son auteur, F. Kratz, malade, n'a pu assister aux Entretiens. Cela nous prive de la discussion. Il s'agit de la transmission et de la portée de la connaissance de la nature, telle que la concevaient les anciens. M. Kratz écarte utilement les fausses assimilations ; il refuse aussi la conception d'une science cumulative qui rejetterait son passé au fur et à mesure qu'elle s'en nourrit. Il étudie à ce propos l'histoire des sciences biologiques et de leur influence sur les sciences exactes. Il montre la double renaissance que connaissent aujourd'hui auprès des savants le platonisme et l'aristotélisme. Le premier est invoqué par Heisenberg et ses successeurs pour rejeter une conception réaliste de l'atome ; le second obtient une sorte de revanche sur Newton, dès lors que les notions de fonction et de relativité reprennent leur importance dans la science moderne. M. Kraft rejoint ainsi ce que R. Ruyer appelle la « gnose de Princeton ».

M. Momigliano peut à bon droit souligner dans sa conclusion que les problèmes restent ouverts. Au terme de ces Entretiens, on regrettera peut-être que certaines questions importantes pour la recherche moderne n'aient pas été abordées. Nous pensons surtout à l'étude du langage (rhétorique, linguistique, grammaire) qui prend aujourd'hui une si grande importance. Un examen plus approfondi des méthodes et des programmes d'éducation aurait aussi rendu des services. Mais il s'agit en fait de sujets si vastes qu'ils pourront faire l'objet d'autres Entretiens. Ceux-ci portaient essentiellement sur les aspects historiques d'une *recherche*. On doit les louer d'avoir fait la place si nette à l'expérience religieuse et surtout d'avoir marqué si fortement la possibilité et le devoir de trouver le vrai et de le publier. Telles sont les deux exigences que M. Reverdin suggère aux archéologues dans son intervention finale, en montrant le prix de leur méthode. Il rejoint ainsi M. Momigliano, lorsque celui-ci propose un modèle ou un exemple aux chercheurs modernes : il s'agit de Louis Robert.

Alain Michel.

Mélanges et encyclopédies.

Études de littérature ancienne : Paris, Presses de l'École normale supérieure, 1979, 1 vol., 127 pages.

Quatre contributions forment ce volume dont l'unité tient à la volonté commune des auteurs d'étudier le contenu des textes anciens en partant des mots et des figures pour déceler des structures internes et des rapprochements avec d'autres œuvres du même auteur ou d'autres auteurs. La méthode donne des résultats appréciables qui, toutefois, ne justifient pas toujours les parenthèses doctrinales qui encombrent certains développements. S. Saïd (*Les crimes des prétendants, la maison d'Ulysse et les festins de l'Odyssée*, p. 9-49) montre comment les festins des prétendants s'écartent du type du banquet sacrificiel et sont assimilés à des repas d'animaux. F. Des-

bordes (*Masculin/Féminin* ; *Notes sur les Odes d'Horace*, p. 51-80) étudie le traitement de certaines valeurs augustéennes et donne de l'Ode, IV, I, 33 — le regard d'Horace sur le beau Ligurinus — une interprétation séduisante : les valeurs viriles ne sont plus qu'objet d'une contemplation esthétique. J. Bouffartigue (*Du grec au latin : la traduction latine des Sentences de Sextus*, p. 81-95) donne des exemples clairs d'une traduction *de uerbo* d'après la traduction des *Sentences* par Rufin. Enfin A. Moreau (*A propos d'Œdipe : la liaison entre trois crimes : parricide, inceste et cannibalisme*) pour élucider deux fragments énigmatiques de la *Thébaïde* suppose que l'association entre le parricide, l'inceste et l'anthropophagie, connue dans des croyances et des rites béotiens, figurait aussi dans le mythe d'Œdipe. L'intérêt de ce dernier texte tient plus à l'étude de cette triple faute dans un certain nombre de mythes qu'à l'hypothèse relative à Œdipe.

J.-P. NÉRAUDAU.

G. ALLEGRI, M. BELLINCIONI, G. PISI, G. SCARPAT, *Quattro studi latini* : Università di Parma, 1981, 171 pages.

Quatre (grands) élèves de V. Pisani, toujours actif malgré ses quatre-vingt-deux ans, ont groupé ici des articles qui auraient fait le bonheur de bien des directeurs de revues : G. Allegri et G. Pisi commentent deux lettres de Sénèque (respectivement 87 et 54), G. Scarpat se penche sur les *Pontiques* (3, 6, 35-38) et traite savamment, à propos de *restituere* « rapatrier un exilé » de l' « apocatastase » pythagoricienne, M. Bellincioni enfin (son étude est la plus détaillée : p. 37-138) étudie *persona* de Cicéron à Sénèque, du sens concret de « masque » aux valeurs rhétoriques et morales de « personnage » et de « personne » (l'exposé gagnerait à être plus didactique et mieux articulé).

P. FLOBERT.

Erich BURCK, *Vom Menschenbild in der römischen Literatur. Ausgewählte Schriften*, II (ed. par Eckard Lefèvre) (Bibliothek der Klassischen Altertumswissenschaften, N. F. 2 Reihe, Band 72) : Heidelberg, Carl Winter, 1981, 594 pages avec 7 planches h. t.

Un premier volume d'œuvres choisies d'E. Burck avait été publié en 1966 dans la même collection. Le second l'est en 1981, à l'occasion de son 80e anniversaire. Il regroupe vingt et un articles, dont six, parus avant 1966, n'avaient pas été recueillis dans le volume précédent, tandis que douze ont été publiés entre 1968 et 1978 et que trois sont des inédits (« *Optima cum pulchris animis Romana iuuentus* : Verg., *Aen.*, 10, 362-379 ; Liv., 22, 50, 4-12 » ; « Liebesbindung und Liebesbefreiung : Die Lebenswahl des Properz in der Elegien 1, 6 und 3, 21 » ; « Epische Bestattungsszenen. Ein literarhistoriker Vergleich »). Les principaux thèmes en sont l'historiographie latine et notamment Tite-Live, la poésie augustéenne et l'épopée romaine d'époque impériale. Les articles repris dans ce volume complètent donc les ouvrages écrits ou dirigés par E. Burck dans les quinze dernières années (*Wege zu Livius*, 1967 ; *Vom römischen Manierismus. Von der Dichtung*

der frühen römischen Kaiserzeit, 1971 ; *Das römische Epos*, 1979), et sont un éclatant témoignage de l'activité créatrice du jubilaire. L'indication de la pagination originale des articles, un index des textes étudiés et un supplément bibliographique couvrant les années 1966-1981 contribuent à faire de ce volume, comme du précédent, un hommage digne du savant qu'il honore.

Jean-Louis FERRARY.

Günther JACHMANN, *Ausgewählte Schriften* : Beitr. zur klass. Philologie, Heft 128, 1981, 527 pages.

G. Jachmann (1887-1979) a laissé une œuvre abondante et qui, de Plaute à Ausone, concerne tous les domaines de la philologie latine, métrique, critique des textes, histoire littéraire. Il avait lui-même, aux derniers temps de sa vie, songé à rassembler en un volume ceux de ses travaux qui, dispersés en plusieurs recueils et revues, lui paraissaient encore les plus importants ; ce vœu n'a pu être réalisé qu'après sa mort. Le présent volume regroupe vingt études, reproduites par phototypie à partir du texte de leur première publication ; on y trouvera en particulier les trois études sur les *Bucoliques*. Il est regrettable qu'une bibliographie de l'œuvre entière ne complétât pas cet ensemble ; elle eût été aisément accessible, ce qui n'est pas le cas de la *Bibliographie G. Jachmann* publiée par H. Dahlmann, un fascicule de douze pages, daté d'ailleurs de 1962.

Jacques PERRET.

Alfredo RIZZO, *Scienza impura. Pagine di Filologia e Umanità* : Roma, Edizioni di Storia e Letteratura, 1981, XXVII + 238 pages.

Sous un titre volontairement provocateur, Antonino Ardizzoni et Giovanni Nencioni ont regroupé une série d'articles très divers du regretté Alfredo Rizzo, à la suite de la bibliographie complète qu'ils ont constituée de son œuvre. « Science impure », parce que l'auteur n'a pas séparé la philologie de son existence personnelle au cœur d'une époque pleine de menaces, dont notre génération a vécu les effets. Le savant ne s'est point enfermé dans une tour d'ivoire mais, enseignant en Allemagne avant la seconde guerre mondiale, il s'est préoccupé, notamment dans ses *Lettere dalla Germania*, p. 23-64, du racisme et de la montée du nazisme dont il dénonce le nouveau paganisme. L'ouvrage, avec ses facettes multiples, nous restitue la personnalité d'un humaniste exigeant et modeste et la sincérité d'un chrétien vigilant qui, refusant aussi bien l'esthétisme qu'une technique sans âme, a estimé (cf. son *Ritorno da Tucidide*, p. 159-166) que la fréquentation des anciens ne ressortit pas seulement à la science philologique, mais à une morale qui recherche l'adéquation de la pensée et de la vie.

Andrée THILL.

A. TRAINA, *Poeti Latini (e neolatini), note e saggi filologici*, II : Bologne, Pàtron editore, 1981, 1 vol., 270 pages.

A. Traina donne ici le second volume qui complète celui qu'il avait donné sous le même titre en 1975 (compte rendu, *R. É. L.*, LV, 1977, p. 618-619). Le propos est de grouper diverses études presque toutes postérieures à 1974 et remises à jour. Conformément à la tradition, nous en donnons ici la table des matières :

Varrone *Men.* 498 B.

Dira libido (sul linguaggio lucreziano dell'*eros*).

La « ripetizione » in Catullo. Risultati e prospettive di in libro.

Cicerone tra Omero e Virgilio (Tra Callimaco e Catullo?).

Πτερὰ πυκνά. Storia di un omerismo.

Laboranti similis. Per la storia di un omerismo virgiliano.

Magna pugna. Una dissimulazione lessicale.

Da Virgilio a d'Annunzio : ambiguità di un prédicativo.

Due note à Seneca tragico : 1. L'antroponimo *Medea* ; 2. La « fiducia » di Tieste.

Per l'esegesi di una lirica boeziana (*Cons.* 1, m. 5).

L'*Epistola* di Francesco a Brigida (v. 27-28).

Note al testo del Marrasio.

Antologie umanistiche.

Appendice I — La prima edizione e traduzione italiana del *Ciceronianus*.

Varia Pascoliana : 1. I *puerilia* latini del Pascoli (e il latino di Mariù) ; 2. Pascoli, Vitrioli e la Fata Morgana ; 3. Da Ennio al Pascoli : variazioni su un' immagine ; 4. Una « violenza » sintattica.

Pascoli e Sannazaro.

I fratelli nemici (Allusioni antidannunziane nel Pascoli).

Appendice II — Marino Barchiesi e il Pascoli latino.

J.-P. NÉRAUDAU.

Veikko VÄÄNÄNEN, *Recherches et récréations latino-romanes* : Napoli, Bibliopolis, 1981, 458 pages (relié). 40 000 Lires.

L'éminent savant finlandais, parfait connaisseur du latin dit « vulgaire », avait déjà été fêté en 1965 par des *Mélanges* ; le présent recueil, au titre si alléchant et si juste, contient un choix de vingt-huit articles, dont cinq inédits et une bibliographie clôt le volume. C'est une lecture passionnante pour le latiniste comme pour le romaniste, car l'auteur se refuse à séparer les deux domaines contigus : les particularités du latin parlé sont appréciées dans une perspective romane, les faits romans sont étudiés à partir de leurs antécédents latins. On aimerait que son exemple fût contagieux partout, en France notamment (il y a trop peu de Français parmi les souscripteurs, mais, n'ayant pas été pressenti moi-même, j'en conclus que la prospection a été insiffisante).

Le livre s'ouvre par un inédit qui traite du problème de la diversifi-

cation du latin avec beaucoup de prudence : jusqu'au v^e^ siècle « il y a eu un latin unitaire sinon uniforme » (p. 57) ; personnellement, je pense que *formosus* et *bellus* ont été longtemps en concurrence avant de l'emporter dans leurs domaines respectifs : il est difficile de croire que l'Espagne n'a jamais connu le second, ni la Gaule le premier. Suivent deux autres synthèses, l'une sur l'opposition entre le latin écrit et le latin parlé (les assimilations de préfixes ont subi des alternances de flux et de reflux, *dis* — par exemple a été restauré dans afr. *desjoindre* et *desrompre*), l'autre, en italien, sur les graffiti. Le latiniste appréciera encore l'article très fouillé sur *de* concurrent du génitif (on nous rappelle opportunément que *de* s'est graduellement généralisé en ancien français), la présentation du tour *ad sanctum Petrum* et l'extrait des *Tablettes Albertini*, mais le latin est partout à l'honneur même à propos des préfixes *co-* et *ex-* du français, des tours *agir en soldat*, *faire le malin* et *femme que femme*. Il faut donc tout lire, en savourant bien sûr les trois « récréations » : *Les trente caractéristiques de la femme*, en latin médiéval, un poème satirique du XIII^e^ siècle entrelardé de latin et le fabliau de *Cocagne*. Trois maîtres sont évoqués : E. Löfstedt, qui se serait reconnu dans les meilleures pages, M. Della Corte et O. J. Tuulio. La formule d'Alain : « douter, c'est examiner » (p. 300) est partout mise en honneur.

Ce beau volume, écrit entièrement en français, sauf un article en italien et une allocution en latin, est partout attrayant, instructif et convaincant ; on admire l'étendue de l'information du maître, qui sait tirer parti, en syntaxe des cas notamment, de sa langue maternelle, parfois avec humour, à preuve ce savoureux proverbe : « un Russe, c'est un Russe, quand on le ferait frire au beurre » ! On ne trouve que de menues nuances à apporter : *que* provient d'un syncrétisme (*quem*, *quod*, *quid*) et ne saurait venir uniquement de *quae* ; *arguer* continue *argutari*, qui signifie aussi « ergoter, chicaner » depuis Tertullien, d'où « presser (de questions), malmener » (la valeur « fouler » attribuée au latin par les romanistes est évidemment gratuite) ; *ascultat* postule *auscultat* (cf. *eür*, *août*), non *oscultat* (p. 69) ; *trancher* signifie aussi « parler avec autorité » (en *coupant* court à toute réplique) ; l'expression « tout craché » de *Pathelin* et du *Mystère du Vieux Testament*, où c'est un peintre qui parle, doit venir de l'argot des peintres de fresques (cf. « tout poché » — pochoir, pochade — et les allusions au *mur* et à la *paroi*). La présentation est excellente et je corrigerai ainsi quelques menus lapsus : orthographe (69 N. 9), Bruneau (107 N. 42), déterminant (nom déterminé, 108), la vitelloise (116 N. 76), antécédent (140-141) diplômes lombards (143), législateur (168-169), *conuiuor* (172), Rothschild (212, 289), explicatif (226 N. 8), c'est-à-dire (260, etc.), passe (au second plan, 288), offense (351). C'est Foulet qui est l'auteur du glossaire de la *Chanson de Roland* (105), non Bédier ; les modèles des noms de villes sont en principe des ablatifs : *Aurelianis* comme *Aquis* (cf. aussi les locatifs : *Ascoli*, etc. 135). L'abréviation *RPh* désigne à la fois *Romance Philology* et la *Revue de Philologie* (28-29), c'est gênant. Quand ce classique sera réédité il sera bon d'y joindre des index (citations, auteurs, matières) : de V. Väänänen on est en droit d'exiger la perfection !

P. FLOBERT.

D. Van Berchem, *Les routes et l'histoire* : Genève, Droz, 1982, in-8°, 306 pages, 12 ill.

Sous les auspices de l'Institut d'archéologie et d'histoire ancienne de l'Université de Lausanne, P. Ducrey et D. Paunier ont, avec la collaboration d'H. Lichtenthaeler, réuni vingt-deux articles du Maître, dont la rédaction s'échelonne sur quelque quarante-cinq ans, mais qui ont été revus et augmentés. Plusieurs contributions sont inédites.

Toutes ces études, consacrées au passé de la Suisse, de la protohistoire au Haut Moyen Age, ont une problématique commune : montagnes, cols, voies de communication fluviales et terrestres conditionnent l'occupation du sol et l'histoire économique, sociale, politique dans cette zone alpine qui constitue une unité naturelle, où la montagne n'a jamais été un obstacle insurmontable. La permanence des données géographiques explique qu'un passé lointain explique souvent des événements récents. Mais il est nécessaire, pour comprendre certains phénomènes locaux ou même régionaux, d'élargir considérablement le regard. Ces développements, qui sont une invitation constante à la réflexion, témoignent d'une connaissance parfaite des sources (textes et inscriptions, cf., p. 237, un exemple de restitution, de datation et d'interprétation de fragments permettant de formuler l'hypothèse d'un trophée à Saint-Léonard), et du terrain et sont des modèles d'esprit critique, à commencer par l'autocritique, et la révision de jugements antérieurs à la lumière de nouvelles découvertes archéologiques. L'auteur n'hésite pas à parler, p. 123, des « étapes d'une réflexion continue et qui n'est pas nécessairement parvenue à son terme ». Maniant volontiers l'humour, il s'exprime dans une langue pure et ferme. Au long des routes romaines de cette plaque-tournante de l'Europe moyenne — la future Lotharingie — c'est le plus sûr et le plus agréable des guides. Tous ceux qui connaissent et vénèrent le Recteur Van Berchem retrouveront sa forte personnalité aussi bien que son extrême courtoisie dans ces pages qui font revivre la vie intense des itinéraires.

Les questions envisagées sont très variées : tracés topographiques et stations (Massongex-*Tarnaiae*, Yverdon, rapports avec la voie d'eau), créations, promotions ou involutions urbaines (Augst, Avenches, Bâle, Genève, Lausanne, Yverdon), organisation administrative (unités régionales comme la *Sapaudia* qui, par un déplacement du toponyme, est devenue la Savoie, statut des villes et des habitants, avec les problèmes corrélatifs d'onomastique), histoire militaire (conquête, lutte contre le brigandage, fuite de Decimus Brutus, établissement des Burgondes dans un glacis de sécurité), histoire sociale (des « passeurs » anonymes aux notables indigènes, aux banquiers et aux grandes sociétés commerciales) et économique (nature des trafics), cultes (celui d'un Jupiter-Taranis connu par la gigantomachie de Vidy et le sanctuaire de *Tarnaiae*, débuts de la christianisation) et civilisation en général (interrogation sur l'échec relatif de la politique romaine face à l'essor des bourgs indigènes). L'importante étude sur les Alpes sous la domination romaine (p. 185) représente à elle seule une magnifique synthèse. Quatre index font de ce recueil un précieux instrument de travail.

R. Chevallier.

Gli Etruschi e Roma. Incontro di studio in onore di Massimo Pallottino, Rome, 11-13 décembre 1979 : Rome, 1981, 234 pages, 14 pl.

Lorsqu'on lit les onze articles qui composent cet ouvrage collectif, on ne peut manquer d'être frappé par leur diversité. Le linguiste trouve des thèmes et des méthodes qui lui sont familiers dans la contribution de H. Rix, sur les rapports onomastiques entre les panthéons étrusque et romain, ou celle de C. De Simone, sur les données linguistiques concernant la présence étrusque à Rome. L'archéologue sera intéressé par le dense exposé de M. Cristofani sur le décor architectonique étrusque et romain. L'historien de Rome se penchera avec attention sur les articles de C. Ampolo (I gruppi etnici in Roma arcaica : posizione del problema e fonti), F. Zevi (Note sulla legenda di Enea in Italia), M. Torelli (Colonizzazioni etrusche e latine di epoca arcaica : un esempio), F. Coarelli (La doppia tradizione sulla morte di Romolo e gli Auguracula dell'Arx e del Quirinale), R. Bloch (La Rome des Tarquins et sa religion). Le spécialiste de littérature lira une belle communication de D. Musti sur la représentation des origines grecques et étrusques de Rome chez Denys d'Halicarnasse. Mais cette diversité est représentative de ce qu'a été, et de ce que continue à être, l'apport capital de celui à qui cet ouvrage est dédié : le rayonnement de l'œuvre de M. Pallottino, son pouvoir de renouvellement s'est fait sentir dans toutes ces directions. Et c'est sans doute dans la mesure où M. Pallottino a été capable de dominer tous ces secteurs à la fois que son œuvre a l'importance que l'on sait ; faisant éclater les cadres des disciplines trop étroitement définies, combinant les apports des approches les plus diverses, elle a permis, dans un domaine où la documentation est si maigre et fuyante, de donner cette impulsion nouvelle que nous connaissons. A ce titre une communication comme celle de G. Colonna sur la présence étrusque à Rome est un bon exemple de ce qu'une telle méthode, profondément pluridisciplinaire, peut apporter. Certes dans ces pages tout ne peut être également convaincant, certains aspects peuvent laisser le lecteur sur sa faim (ainsi nous avons regretté que dans la dense et solide communication de H. Rix il ne soit pas tenu compte de l'hypothèse rapprochant le nom de Neptune de ceux d'Apam Napat et Nechtan). Mais l'important n'est pas là. Ce qui compte, c'est que tant de noms aussi importants pour la recherche actuelle soient réunis dans un tel ouvrage. Ce n'est pas là une réunion artificielle. Tous illustrent la fécondité de l'œuvre de M. Pallottino, tant par les disciples qu'il a su former — cette école italienne si vivante aujourd'hui — que par les étrangers que ses travaux ont inspirés. Et il est bien naturel que le livre s'ouvre sur un exposé de J. Heurgon consacré à la méthode de celui à qui il est dédié : c'est que tous en ont été profondément marqués.

Dominique BRIQUEL.

Romanitas-christianitas, Untersuchungen zur Geschichte und Literatur der römischen Kaiserzeit, Johannes STRAUB zum 70. Geburtstag am 18. Oktober 1982 gewidmet, hsgg. von Gerhard WIRTH unter Mitwirkung von Karl-Heinz SCHWARTE une Johannes HEINRICHS : Berlin-New York, Walter de Gruyter, 1982, 777 pages.

Un bouquet de quarante et une études, groupées dans un ordre sensiblement chronologique des contenus, pour l'éminent jubilaire de Bonn. Sans faire le palmarès des auteurs, il a paru utile de donner quelque idée de cet ensemble très divers, en regroupant ici les sujets dans un ordre plus méthodique.

L'histoire de l'Empire est, comme on pouvait s'y attendre, la mieux représentée. C'est sur des exemples d'époque impériale que sont montrées « la valeur des papyrus comme source d'histoire » (p. 82-97) et la dialectique entre « réalité et idée » dans la cité antique (p. 61-81). Apparition, contenu, emplois et évolution de clichés politiques font l'objet de menues monographies : *corpus imperii* (p. 1-17), les *amici principis* (p. 42-60), *Deus Caesar* chez Properce (p. 98-108), *pater patriae* titre d'Hadrien, et sa relation prétendue avec la collation du titre d'*Augusta* à Sabine (p. 217-229), la *cura rei publicae*, en particulier dans les *S. H. A.* (p. 308-323). Plusieurs études événementielles, idéologiques, épigraphiques : la « théorie des crises » et sa validité pour les événements fondateurs du principat en — 27 et — 23 (p. 18-41), le *consilium* du consul L. Cornelius Lentulus en 49 (p. 154-163) ; les gouverneurs de Syrie sous Hadrien (p. 230-243) ; les deux mariages de Sévère Alexandre et leur éventuelle signification politique (p. 293-307) ; « encore la *damnatio memoriae* de Macrin » (p. 324-334).

Des études littéraires d'orientation historique prennent pour objets le concile des dieux au début des *Métamorphoses* d'Ovide (p. 109-124), et la *retractatio* d'Ovide par Manilius dans l'épisode de Persée et d'Andromède, ainsi que la conclusion des *Astronomica* et son parallèle entre hiérarchies terrestres et hiérarchies célestes (p. 125-153). Piquante est l'illustration de passages de la *Germanie* de Tacite par l'iconographie religieuse des bractéates germaniques et scandinaves (p. 175-216). La relation entre Appien et ses sources se révèle très concertée : utilisation d'une source d'appui contemporaine pour chacune des époques dont l'historien décrit les événements (p. 251-276). A signaler enfin deux notes : sur la datation et le caractère de l'opuscule *De munitionibus castrorum* (p. 277-281), et sur deux pseudépigraphes d'Ulpien (p. 282-292).

La culture antique tardive a fait l'objet de trois travaux : la présentation des commentateurs tardifs d'Aristote replacés dans leur environnement historique (p. 411-425) ; le cliché commun à Ammien, Ambroise, et d'abord Virgile, *stetit immobilis*, et les filières interférentes de sa double lecture, païenne et chrétienne (p. 528-552) ; la signification philosophique et religieuse de la représentation du mythe d'Icare sur les sarcophages païens tardifs (p. 749-767). Un ensemble d'apports à l'histoire du christianisme : l'usage technique des mots *épiskopè*, *topos*, *épiskopos* dans les Églises locales au cours des premiers siècles (p. 244-250) ; la figure d'évêque théologien

de Théodore d'Héraklée (p. 393-410) ; les Actes du concile de Constantinople I (p. 426-435) ; hérétiques et hérésies dans la pensée de Jean Chrysostome (p. 553-585) ; la question de l'esclavage dans le septième sermon sur la Providence de Théodoret de Cyr : il a fait avancer le problème par la prudence même de ses positions (p. 586-633) ; l'ascendance paléochrétienne des *laudes regiae* (« Christus uincit, Christus regnat, Christus imperat ») attestée par une nouvelle inscription grecque d'Alexandrie (du VI^e^ siècle?), et leurs liens avec la croix de victoire et les formules de doxologie et d'acclamation (p. 675-701) ; l'irréalité historique d'une fuite d'Eutychès à Jérusalem (p. 645-653). Il faut faire une place à part à un mémoire de plus de quatre-vingt-dix pages (p. 436-527) qui démontre en détail la composition rigoureuse (interne à chaque livre, et externe : place dans la composition d'ensemble) des *Confessions* de saint Augustin. C'est à la fois l'étude la plus ample du recueil, et aussi la plus importante pour les historiens de la littérature latine.

A la périphérie — spatiale ou temporelle — de la *romanitas*, cinq études mettent en lumière : la signification des panégyriques impériaux de Sidoine (p. 654-662) ; la survie du culte impérial dans l'Afrique vandale (p. 663-674) : la romanisation du territoire de la future Roumanie du II^e^ au VI^e^ siècles (p. 702-726) ; un millénaire de civilisation hispanique antique à travers une monographie historique et archéologique de la ville de Castulo — chef-lieu d'un célèbre district de mines d'argent — (p. 727-748) ; enfin, la reconstitution du portique du sanctuaire d'Aphrodite à Paphos (p. 768-777).

Cette riche mosaïque de travaux reflète la diversité et la cohérence propre des centres d'intérêt qui ont retenu l'attention de l'illustre historien de Bonn au cours de sa carrière. Elle marque aussi la variété linguistique et épistémologique de ses admirateurs et amis à travers le monde, et par là le rayonnement de son œuvre et de sa personne. Deux petits regrets : l'absence d'une bibliographie du jubilaire, qui eût rendu bien des services ; le choix d'un titre trop proche de celui des Mélanges Waszink... *hinc illae lacrymae bibliographorum*... Un *index rerum notabilium*, même sommaire, n'eût pas été inutile, étant donné l'inévitable décalage entre titres et contenus, et toutes les richesses enfouies dans ce gros volume.

Jacques FONTAINE.

P.-A. FÉVRIER, Ph. LEVEAU (éd.), *Villes et campagnes dans l'empire romain* : Aix, Université de Provence, 1982, in-8°, 212 pages, 15 fig.

Voici les *Actes* d'un colloque (mai 1980) sur la genèse de la relation établie entre développement urbain et organisation de l'espace rural, problème important pour mieux connaître l'histoire sociale et économique d'une société où la rente foncière constitue la ressource fondamentale des élites urbaines et où la ville apparaît comme le lieu de consommation d'une richesse créée par l'exploitation de la terre. Trois centres d'intérêt ont été définis : analyse des villes nouvelles, situées par rapport aux agglomérations plus anciennes ; contrôle de l'espace rural par la ville d'après l'apport de l'archéologie (centuriations, découvertes de céramiques), l'épigraphie (pour

les institutions) et une réflexion sur le mode de vie (sédentarisation, nomadisme), enfin critique de la valeur des documents archéologiques comme source de l'histoire.

Après une introduction qui définit la problématique et les principales conclusions du colloque, le volume rassemble treize contributions :

T. W. Potter, Prospections en surface, théorie et pratique : l'exemple de l'Étrurie méridionale montre qu'il est possible de cerner ainsi les modes d'occupation successifs. D'intéressantes cartes de répartition suggèrent que l'apogée se situe à l'époque républicaine. La récession s'explique par l'évolution de l'économie et de la balance commerciale avec l'Afrique.

A. Ferdière, à partir de l'exemple d'une commune du Loiret, Lion-en-Beauce, illustre l'apport de la prospection systématique à l'étude de l'habitat rural gallo-romain : de l'habitat très dispersé du Haut-Empire, à la faveur de la baisse démographique du Bas-Empire, on est passé à l'habitat groupé en villages, médiéval, avec de rares écarts isolés.

J. Alarcão et R. Étienne analysent le cas de Conimbriga (Portugal), où l'on peut suivre la transformation empirique d'une agglomération indigène de l'Age du Fer en cité romaine, en obéissant à la configuration générale du site pour implanter le centre monumental et en respectant par choix politique le quartier résidentiel de l'élite locale. Mais à l'époque flavio-trajanienne, une révolution architecturale ennoye sous deux mètres de déblais les témoins de la coexistence augustéenne.

J. P. Bost étudie la spécificité des villes et les effets de l'urbanisation dans l'Aquitaine augustéenne en mettant en valeur la romanisation du quotidien et de tous les niveaux de la société et la permanence de l'héritage antique (formes de la céramique commune, petit appareil).

Ph. Leveau démontre que Caesarea de Maurétanie, née d'une volonté politique, est à l'origine d'une impulsion décisive dans l'organisation de la campagne et dans le drainage de ses ressources vers la ville.

A. Ferdière apporte une contribution au débat sur l'organisation et le contrôle de l'espace rural par la ville à partir de deux exemples concernant la Gaule du Nord, où la campagne apparaît dépendante de la ville dans l'approvisionnement céramique. La ville et ses satellites contrôlent l'essentiel du marché et de la production même de la céramique d'usage courant.

J. G. Gorges s'est intéressé à Merida (Espagne), où le contrôle de la ville sur l'espace rural s'est effectué de deux façons : établissement d'un espace public à partir des abords de la colonie et du fleuve, développement d'un espace agricole privé à partir de la périphérie. Un vaste territoire a été organisé de façon complexe en plusieurs unités. Remarquable est la volonté d'Auguste de fixer à la terre les colons en lotissant d'abord les lieux les plus éloignés de l'ager centurié (deux centuriations de part et d'autre du fleuve, à l'écart de la ville) tenant compte de l'hydraulique, de la pente et des sols. On s'est appliqué à romaniser de vastes étendues par l'aménagement du réseau de circulation, la mise en valeur du sol, le développement du système des villas, à l'image d'une ville voulue monumentalement exem-

plaire dès sa naissance. Mais il y eut assez rapidement concentration des biens-fonds.

Malgré l'insuffisance actuelle de la documentation, J. L. Fiches s'efforce de suivre les transformations de l'habitat autour de Nîmes au Haut-Empire. Il observe la vitalité des habitats groupés : jusqu'au Bas-Empire, des agglomérations d'origine protohistorique ont joué un rôle économique dans le contrôle de l'espace rural.

A. Tranoy, pour le nord-ouest de la péninsule ibérique, note la permanence d'un habitat indigène préromain (les castros) à l'époque augustéenne (de multiples agglomérations de taille moyenne) et décrit l'installation de trois villes créées par Auguste, l'une *Asturica Augusta*, qui porte plus nettement la marque du pouvoir des conquérants, les deux autres, *Lucus Augusti* et *Bracara Augusta*, qui participent plus étroitement à la vie locale.

A propos des *pagi* carthaginois (date de création, fonction, évolution), J. Gascou constate qu'il a fallu plus de 200 ans pour que la situation établie par Octave au terme d'une lente évolution cédât la place à une nouvelle organisation marquant la fin de la coupure entre organisme romain (le *pagus*) et organisme africain (la *ciuitas*).

P. Le Roux examine les rapports du monde urbain et des indigènes dans le nord-ouest hispanique en insistant sur la résistance passive de mentalités séculaires et sur les continuités historiques.

F. Dunan montre la spécificité du cas égyptien qui s'explique en partie par une volonté politique : le principal bénéficiaire de l'exploitation de la province est l'État romain, qui a favorisé les Grecs ou assimilés, utilisés comme instruments et serviteurs.

Enfin, P. Trousset estime qu'en Afrique du Nord, Rome n'a pas mis fin aux mouvements périodiques de transhumance et que l'organisation municipale romaine s'est plaquée sans la remettre en cause sur la hiérarchie sociale traditionnelle.

A l'importante bibliographie citée dans les notes, nous nous permettons d'ajouter les *Actes* d'un colloque sur la villa romaine dans les provinces du Nord-Ouest (*Caesarodunum*, XVII, 1982), avec bibliographie, et le dossier n° 58, *Histoire et archéologie* (novembre 1981).

R. Chevallier.

Pallas, XXVIII (*L'Espace dans l'Antiquité classique*) : Annales publiées par l'Université de Toulouse — Le Mirail, N. S., 17, fasc. 3, 1981, 135 pages.

Après d'autres revues, *Pallas* a choisi la formule de numéros élaborés autour d'un thème unique. Comme c'est presque toujours le cas, et en dépit d'un colloque préparatoire dont on eût aimé que les conclusions nous fussent présentées, on n'a guère l'impression qu'il ait été possible d'aller au-delà de la juxtaposition de contributions trop diverses pour que se dégage une problématique commune ou une convergence dans les conclusions. Voici le sommaire de ce numéro : G. Aujac, *Les représentations de l'espace, géographique ou cosmologique, dans l'Antiquité*; R. Lesueur, « *Iter* » *et* « *ire* »

dans l' « Énéide ». Quelques réflexions sur la représentation du mouvement; M. Armisen, *L'orientation de l'espace imaginaire chez Sénèque : remarques sur l'image du chemin*; B. Bousquet et P.-Y. Péchoux, *Séismes et espaces séismiques : une incursion de géographes dans le domaine de l'Antiquité classique*; R. Sablayrolles, *Espace urbain et propagande politique : l'organisation du centre de Rome par Auguste* (« *Res Gestae* », *19 à 21*); J.-M. Pailler, *Martial et l'espace urbain*; C. Domergue, *La notion d'espace minier dans l'Antiquité gréco-romaine*; M. Darbandi et M. Guy, *La contribution des images spatiales et matérielles aériennes à la connaissance des mesures utilisées pour la division des terres dans l'Antiquité*; O. Bruand, *De l'espace antique à l'espace médiéval : le domaine foncier de l'abbaye de Fulda au VIII*e *siècle*.

Jean-Louis FERRARY.

Mélanges offerts à Baudouin de Gaiffier et François Halkin = *Analecta Bollandiana*, tome 100, 1982, xxx-790 pages.

Double événement, et festivité scientifique de première grandeur, qui fera date dans les études hagiographiques. Car, ainsi que le dit la page de faux-titre, « Ce tome 100 des *Analecta Bollandiana* commémore aussi un double jubilé de famille, les soixante ans de « bollandisme » de nos deux vétérans, Baudouin de Gaiffier et François Halkin ». Il sera commode de trouver ici, en tête du volume, leur bibliographie à jour, et plaisant de les y rencontrer en personne en deux photographies très vivantes.

Du monde entier sont venus les quarante articles de ce monument jubilaire (il y en a même un en russe, dont le lecteur non-slavisant aurait bien aimé connaître un résumé en une autre langue). Ils « ont été groupés selon l'ordre chronologique des saints qu'ils concernent » (ce qui a dû parfois conduire à des choix peu commodes). En prologue méthodologique, H. Silvestre réfléchit sagement sur la notion de miracle, à partir de l'apparent paradoxe de Jérôme, selon lequel le plus grand miracle du Christ aurait été de chasser les marchands du Temple. J'ai personnellement médité sur le dernier livre de P. Brown sur « le culte des saints », pour inviter à discerner plus clairement celui-ci de ses conditionnements sociologiques : la sociologie ne doit pas « réduire » le phénomène religieux comme tel.

Toute la première moitié du volume concerne la période qui va des martyrs à Bède. Faute de pouvoir donner ici une idée de tous ses apports, signalons ceux qui concernent l'Occident latin antique et du haut Moyen Age. J. Van der Straeten publie un inédit sur « saint Martin sauveur de saint Brice », et P. Gasnault raconte l'histoire de « la sainte ampoule de Marmoutier » — avec laquelle on sacra Henri IV. M. Simonetti annote la *Vita Fulgentii*; A. de Vogüé reconnaît Agapit Ier dans « le pape qui persécuta saint Équitius » (selon Grégoire, *dial.* 1, 4). M. C. Díaz y Díaz situe au VIIIe siècle la composition de la mystérieuse *Vita Mancii*; E. Pellegrin publie « un prologue et un argument inédits » à l'Histoire de la translation de saint Benoît. Force inédits sont d'ailleurs publiés, en latin et en grec, dans ce tome si riche.

Je mettrai à part, à l'adresse des latinistes, l'étude de G. Sanders sur

« le remaniement carolingien de la *Vita Bathildis* mérovingienne ». Il donne des exemples instructifs des « micro-analyses » qu'il appelle de ses vœux dans ses conclusions. Il offre un nouvel argument en faveur de la continuité (longtemps contestée) entre les deux états de la langue, mais aussi de l'intelligibilité du latin pour un public populaire du premier tiers du IX^e^ siècle. Il n'y a entre les deux *Vies* qu'une différence de niveau « relativement négligeable ». Certes « on ne saurait préciser en quelle mesure l'auteur de la version B a réussi à satisfaire aux exigences de l'école carolingienne, tout en ne perdant pas le contact avec un public moins restreint que ne l'était la communauté monastique ». Mais on y constate que, dans le domaine linguistique, les deux rédactions ne s'écartent pas l'une de l'autre au point d'illustrer le fait « que, dans le royaume franc, dès l'époque précarolingienne, un clivage définitif se serait généralisé entre le parler quotidien et le latin du service liturgique ». On pourra discuter le détail de ces « propositions » ; mais elles montrent, indépendamment de leur caractère globalement convaincant, l'intérêt considérable de l'hagiographie pour les études latines comme telles, y compris purement linguistiques. Merci aux deux jubilaires de nous avoir permis d'en être encore plus convaincus.

Jacques FONTAINE.

Miscellanea Coptica (*Acta ad archaeologiam et artium historiam pertinentia*, volumen IX), edd. H. TORP, J. RASMUS BRANDT, L. HOLM MONSSEN) : Roma, Bretschneider, 1981, 284 pages et 14 planches en noir.

Cet ensemble de six études, signées par H. Torp, M. Rassart-Debergh, P. van Moorsel, et M. Huijbers, J. Debergh, offre en langue française une bonne initiation à la peinture copte et à son iconographie. Après une note sur le monastère de Baouît, c'est celui d'Apa Jeremiah à Saqqara (au sud-ouest du delta du Nil) dont la décoration picturale fait le principal objet du livre. Celui-ci s'achève par une vue d'ensemble sur la peinture copte et son évolution jusqu'au XII^e^ siècle.

De nombreux plans, dessins et photographies introduisent ici à l'architecture des moines du désert d'Égypte, et à son décor figural et ornemental. C'est tout un univers spirituel et esthétique, qui jaillit de cet environnement matériel et artistique. A des philologues, il fournit un complément très instructif sur l'univers originel et original qu'ont créé Antoine, Pacôme et bien d'autres « hommes ivres de Dieu ». La rencontre entre les traditions égyptiennes et hellénistiques, dans les géométries, les feuillages et les schémas figuraux, n'en est pas l'aspect le moins curieux ni le moins attachant.

Jacques FONTAINE.

Die Iren und Europa im früheren Mittelalter, herausgegeben von Heinz LÖWE : Stuttgart, Klett-Cotta, 1982, 2 vol., 1083 pages, (Veröffentlichungen des Europa-Zentrums Tübingen, Kulturwissenschaftliche Reihe). 268 DM.

Ce livre est la publication des actes du colloque international consacré aux Irlandais et à leurs rapports avec le continent durant le haut Moyen

Age, tenu à Tübingen du 24 au 28 septembre 1979. Véritable somme des connaissances sur la dette du Continent à l'égard de l'Irlande du haut Moyen Age, il est l'œuvre des plus grands spécialistes mondiaux, historiens, philologues (celtisants et latinistes), paléographes, historiens de l'art : quarante-quatre études, — à quoi s'ajoute la synthèse finale proposée par Heinz Löwe — divisées en cinq sections par centre d'intérêt.

1) Les débuts : les Irlandais face aux Pictes et aux Anglo-Saxons (huit communications) ;

2) L'apport des Irlandais à la réforme de l'Église et à la mission sur le continent au VII^e^ et au VIII^e^ siècles (neuf communications) ;

3) Culture, théologie, art, littérature des Irlandais (quinze communications) ;

4) L'apport des Irlandais à la vie religieuse et intellectuelle de l'empire carolingien (huit communications) ;

5) Les Irlandais et l'Europe aux X^e^ et au XI^e^ siècles (trois communications).

Le rôle des Irlandais est principalement examiné de trois façons : l'influence qu'ils exercent très tôt sur leurs voisins Pictes et Anglo-Saxons dans les domaines religieux, intellectuel et artistique ; la part prise par les missions irlandaises d'abord en Gaule dès la fin du VI^e^ siècle avec Colomban, puis en direction de la Germanie, avant comme après la mission de l'Anglo-Saxon Boniface ; le rôle enfin qu'ont joué les Clercs Irlandais dans l'empire carolingien.

Parmi les nombreuses contributions qui intéressent les latinistes, signalons l'étude de T. J. Brown sur l'élément irlandais dans le système insulaire d'écriture jusque vers l'an 850 (p. 101-119) : Brown fait l'historique de la minuscule irlandaise et montre que les Anglo-Saxons, qui ont importé du continent l'écriture des livres de luxe (Bibles) n'ont eu, pour l'écriture courante, qu'à adopter le type de minuscule qui était en usage chez leurs voisins au moins un siècle avant les premiers témoins que nous en avons conservés. Signalons aussi l'étude, très critique et exigeante, de Fidel Rädle sur la connaissance de la littérature latine antique par les Irlandais dans leur pays et sur le continent (p. 484-500) ; la contribution de P. Riché, « Les Irlandais et les princes carolingiens aux VIII^e^ et IX^e^ siécles » (p. 735-745) et trois études sur la tradition manuscrite irlandaise : à Fulda, Mayence et Würzbourg, par H. Spilling (p. 876-902) ; à Reichenau, par J. Autenrieth (p. 903-915) et à Saint-Gall par J. Duft (p. 916-940).

Louis Holtz.

Jahrbuch für Antike und Christentum (Jahrgang 24) : Münster Westfalen, Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1981, 180 pages et 34 planches.

Du Nouveau Testament à l'iconographie impériale byzantine, cette livraison maintient l'ample diachronie familière à la publication de Bonn ; mais l'apparente prédominance de l'archéologie n'y doit pas prévaloir sur le grand intérêt méthodologique qu'en des domaines divers présente près de la moitié des articles de ce tome.

La comparaison établie par S. C. Barton et G. H. R. Horsley entre « un groupe cultuel hellénistique » (révélé par une inscription de l'ancienne Philadelphie de Lydie, publiée en 1914) « et les Églises (de l'époque du) Nouveau Testament » permet « une meilleure intelligence du milieu dans lequel Paul a établi ses Églises ». En se gardant avec F. Cumont de « se hâter de conclure d'une analogie à une influence », les auteurs examinent en parallèle les thèmes de l'inscription : conditions d'admission à ce conventicule polythéiste privé, interdits, et malédictions contre les membres de la secte qui les violeraient, discipline et liturgie, prière finale, et leurs correspondants saisissables dans les communautés chrétiennes les plus anciennes. Sérieux du code moral et de ses sanctions, modalité de l' « accomplissement des mystères » (formule de l'inscr.), difficulté de choisir entre les affinités morales, rituelles, philosophiques, religieuses, les dévotions fraternelles ou individuelles, caractère présent ou futur du salut : problèmes et analogies ne manquent pas avec certains traits et questions qui se présentent aux lecteurs du Nouveau Testament. Consonances et dissonances invitent à conclure : « Dans la mesure où la croyance à la souveraineté du Christ sur toutes choses donnait aux chrétiens une attitude positive envers le monde qui les entourait, ils restèrent consciemment (aussi bien qu'inconsciemment) ouverts à ses influences » — comme celle de ce groupe cultuel dionysiaque. Des mêmes formes d'expression de la religiosité ont ainsi pu être assimilées par les plus anciennes communautés chrétiennes et leur liturgie. Très belle illustration de notre propre conception d'un christianisme « congénitalement hellénistique romain » : ce qui invite à nuancer la problématique récente de d'Elia (ici, p. 511 sq.).

La notule d'A. Stuiber sur « les trois *sèméia* de Didaché XVI » (à comprendre comme étendard déployé au ciel, sonnerie de trompette, et résurrection des morts) est avant tout un amical hommage à ce savant disparu avant d'avoir reçu l'hommage de ses *Mélanges*, publiés cette même année 1982. En étudiant « la topique de consolation dans les homélies de Basile », M. Fussl montre en détail comment Basile, dans ces œuvres, « donne constamment un soubassement chrétien à des représentations courantes dans la littérature de consolation et les assemble en une structure de pensée nouvelle ». — C'est une hypothèse de travail de première importance que formule en quelques pages denses W. Geerlings, sous le titre « Job et Paul, théodicée et paulinisme dans la théologie latine à la fin du IVe siècle ». L'intérêt croissant que manifeste alors le christianisme occidental pour l'exégèse de Job et de Paul signifie un déplacement d'accent de la réflexion théologique vers le thème de la justification divine toute-puissante, et l'abandon d'un optimisme qui liait rédemption et *paideia*. Job y devient exemple de justice, et non plus d'abord de patience, en un monde dramatiquement affronté au mal et à la souffrance. Les réponses gnostiques et manichéennes — qui considèrent Paul comme l'apôtre — contribuent concrètement à déterminer la même inflexion dans la pensée orthodoxe de ceux qui polémiquent avec eux. « Job et Paul, sur l'arrière-plan de la situation du IVe siècle se trouvent dans un rapport de question à réponse ». Il suffit de penser aux *Moralia in Iob* (par exemple), pour voir que l'hypothèse de Geerlings prend

en perspective une voie royale de la pensée chrétienne occidentale.

Regroupons trois monographies archéologiques : H. Wrede contribue brièvement à la reconstruction d' « une gigantomachie tétrarchique à Spalato », sur les consoles de la frise couronnant jadis le temple de Jupiter du Palais ; E. Lucchesi-Palli étudie et date (fin v^e^ et vi^e^ siècle) « un groupe de stèles coptes et l'origine de leurs motifs figuratifs et ornementaux » ; en reconsidérant la prétendue « intaille des Apôtres » du cabinet des monnaies de Munich, Kl. Wessel y met en lumière « un monument méconnu de l'iconographie impériale byzantine la plus ancienne » (époque justinienne tardive).

Méritent une place à part deux réflexions de méthode assez complémentaires sur la sculpture funéraire paléochrétienne : l'une concerne l'esthétique, et l'autre les techniques matérielles de production. Dans la première, Hugo Brandenburg poursuit la réflexion sur les problèmes de style qu'il avait engagée en 1979, au t. 86 des *RömMitt*, autour de la trilogie problématique « art populaire, classicisme, style antique tardif ». Sous le titre *Ars humilis*, il reprend donc son apport « à la question d'un style chrétien dans l'art du iv^e^ siècle ». Comment expliquer « la dissolution de la forme de représentation organique et illusionniste de l'art classique, au bénéfice d'un mode de représentation expressif et symbolique »? Est-ce volonté délibérée d'un *genus humile* approprié à la représentation des « scènes simples de l'Ancien Testament et du Nouveau Testament » en un « style dépourvu de prétention »? C'est bien douteux, en particulier pour les représentations les plus anciennes ; et l'écriture des grands écrivains chrétiens occidentaux est loin de manifester un misérabilisme favorable à une telle conception d'un *ars humilis*. On est devant un style du temps, qui représente l'aboutissement d'une longue évolution, aux étapes repérables dans l'art romain antérieur. On observe d'ailleurs une évolution notable des styles au cours du iv^e^ siècle et dans l'art chrétien. Le dualisme des styles existe dès les siècles précédents. La schématisation des formes répond à une sensibilité proprement romaine, et « les œuvres de contenu chrétien sont bien davantage soumises à l'évolution stylistique générale de l'art antique tardif ». A méditer, y compris, *mutatis mutandis*, pour les styles de la création littéraire au iv^e^ siècle.

Comme aux *Loges* du Vatican, on passe brutalement de Platon à Aristote — de l'esthétique à son conditionnement technique — en étudiant avec Kl. Eichner « les méthodes de production des sarcophages de Rome à l'époque de la floraison constantinienne ». Comment les artisans maniaient ciseau, trépan, poncifs : on est mis en présence d'une étape dans l'histoire des techniques ; loin du style conscient de ses fins, on se trouve placé devant « un processus déterminé de production ». Les phénomènes observés dans cette sculpture « sont plus simplement et plus logiquement explicables par la succession des diverses étapes de travail dans le processus de production (*Herstellung*) et son interruption en un point quelconque, que par le concept de style ». Cette cure aux antipodes de l'angélisme esthétique a peut-être le tort d'oublier les fins pour ne nous laisser que devant les moyens d'une culture matérielle, comme on dit aujourd'hui. Mais même la production

à la chaîne n'a pas tué aujourd'hui le *design* ; c'est même le contraire. Que technique et art interfèrent dans la production artistique, c'est la double et utile leçon — d'ailleurs cohérente dans sa dissonance apparente — de ces deux belles études. — Les comptes rendus détaillés de six livres jugés importants terminent cette livraison, avec le bilan de l'année 1980 au F. J. Doelger-Institut.

Jacques FONTAINE.

Lexikon des Mittelalters, Zweiter Band, Lieferungen 1-4 = *Bettlerwesen-Buckingham* : München und Zürich, Artemis Verlag, 1981-1982, c. 1-896.

Toujours incomparablement imprimé par l'Artemisverlag, unique en son genre par l'ampleur de ses ambitions, la qualité de ses collaborateurs, l'intérêt particulier d'une bibliographie sélective et toujours attentive aux derniers travaux, ce nouveau « Lexique du Moyen Age » progresse d'un bon pas. On ne relèvera ici que les articles susceptibles d'intéresser les antiquisants, et plus précisément les « latinistes tardifs » — toujours inégalement « servis » dans ces derniers fascicules selon le bon vouloir des divers auteurs, et aussi leurs centres d'intérêt personnels.

Bible, Illustration et *Traductions de la Bible* sont des articles qui n'ont pu manquer d'égards pour la période la plus ancienne : il y a là des concentrés élémentaires, mais clairs et à jour, signés de J. Gribomont, J. M. Plotzek, Fr. Brunhölzl. Mais nous n'avons pratiquement rien à tirer de l'article *Bibliothek*, peu de *Bild* et *Bildnis*, un peu de *Bildkatechese*. Il y a plus de substance, sous un volume assez réduit, et une bonne petite bibliographie, dans *Bildungsreform Karls des Grossen* (J. Fleckenstein).

Pour l'histoire des institutions, article *Bischof*, avec une demi-colonne sur la *Spätantike... Buccellarii* se termine par la référence à des travaux récents de H.-J. Diesner. Quelques titres à relever dans la bibliographie de l'article *Buch*.

Genres littéraires : *Brief* est aussi mince pour l'Antiquité tardive qu'abondant pour le premier humanisme (avis aux néo-latinistes). Un substantiel article collectif sur *Boethius* : éditions récentes des différentes œuvres, réception médiévale de Boèce, son iconographie. Petit art. *Braulio*, avec bibliographie à jour en 1977 ; *Braga* est dû à la plume d'un auteur portugais, qui ignore malheureusement les travaux de P. Le Roux et surtout A. Tranoy sur la *Callaecia* antique et tardive. Je souhaiterais, au nom des « latinistes tardifs » (*uox iterum clamans in deserto*), que les grands articles généraux (du type *Bild* et *Buch*) fissent une place un peu moins congrue à une Antiquité tardive dont la plupart des médiévistes savent de mieux en mieux combien elle a apporté au Moyen Age ; et de même, que la « réception » des auteurs ne fût pas réservée aux plus tardifs comme Boèce : c'est un type de recherche assez en vogue (justifiée) pour que l'on y encourage les vocations, en aidant aussi ceux qui se sont engagés dans de telles recherches.

Jacques FONTAINE.